× 111. Cavelier

d-tt

C

~~Cavelier.~~ La Salle

Dr. Franklin B. Hough
with respects of
Francis Parkman

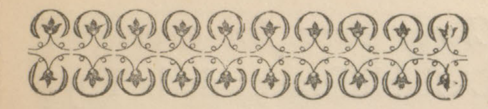
RELATION
DU VOYAGE

Entrepris par feu M. Robert Cavelier, Sieur de la Salle, pour découvrir dans le golfe du *Mexique* l'embouchure du Fleuve de *Missisipy*.

Par son Frère M. CAVELIER, prêtre de St. Sulpice, l'un des compagnons de ce voyage.



À MANATE :
De la Presse Cramoisy *de* Jean-marie Shea,
M. DCCC. LVIII.



LE LIBRAIRE

AU LECTEUR.

LE *Manuſcrit de ce Journal m'eſtant communiqué par le Sieur François Parkman de Boſton qui le poſſède actuellement dans ſa collection, je l'ai prié d'en permettre l'impreſſion, vu que cette Relation eſt un complement néceſſaire au journal de M. Joutel et à celui du père Anaſtaſe, Recollet, publié par le père Chreſtien Le*

Clercq dans ſon ouvrage , L'eſtabliſſement de la Foy. *M. Parkman a eu la bonté de m'accorder cette permiſ- ſion , dont le public luy ſçaura gré.*



RELATION
De M. CAVELIER.



ONSEIGNEUR :

Voicy la Relation du voyage que mon Frère entreprit pour découvrir dans le Golfe du Mexique , l'embouchure du Fleuve de *Miſſiſipy*. Une mort inopinée et tragique l'ayant empêché de le parachever et d'en rendre Conte à vôtre Grandeur , j'eſpère qu'elle ágrèera que je ſuplée à ſon défaut. Juillet 1684.

Le mois de Juillet de 1684 nous ſortimes de la Rochelle au nombre de quatre voiles avec un fort beau temps. La ſaiſon ſembloit nous promettre la continu-

Juillet 1684.

ation , et ne devoit , vrayſemblablement , nous faire craindre que le Calme ou les grandes Chaleurs. Néanmoings la fin du mois nous donna une tourmente qui deſmâta le navire que montoit mon frère , et nous contrègnit tous à rélâcher dans le port d'où nous eſtions partis. Nous remiſmes à la voile , et peu de jours après une ſeconde tourmente diſperſſea noſtre petite Flote ; le *St. François* fuſt pris par des chalupes eſpagnoles et les trois autres ne ſe rejoignirent qu'au *petit goave* de St. Domingue. Je ne feray point à vôtre Grandeur le récit des routes ny de la manœuvre que nous fiſmes juſques là , cela n'eſtant pas de ma profeſſion.

Si ces accidents facheuz avoit rafroidy l'ardeur de nos aventuriers , la conduite de Monſ[r] de Beaujeu , Cap[ne] de vaiſſeau , qui commandoit l'un de ceux de la flotte , ne le fiſt pas moings , et

ſy voſtre Grandeur ſe donnoit la peine de l'examiner , elle connoitroit que cet officiel , jaloux de ce que mon frère avoit la principalle authorité et la conduite de l'entrepriſe , la traverſa tellement qu'on peut luy en imputer le mauvais ſuccès. Nov^bre^ 1684.

Nous fiſmes quelque ſéjour au petit Goave pour refraichir nos équipages et nous diſpoſer à exécuter commodement le projet. C'eſt là que Monſieur de Beaujeu commença à pratiquer tout ce qu'il peut inventer de moyens pour empêcher que mon frère ne paſſât outre ; nous miſmes néanmoings à la voile vers la fin de Nov^bre^ , avec intention de reconnoître les terres dix ou vingt lieues au nort de l'embouchure du fleuve , mais les vents contraires nous ayant fait rélâcher pluſieurs fois , mon frère ſe détermina enfin à reconnoître la *Floride* , enquel endroit que ce peut

1684. être , mais monſ[r] de Beaujeu ne le ſuivit pas. Il nous abandonna , et pretexta enſuite d'avoir eſté ſurpris d'un coup de vent.

1685. Le 6[e] Janvier , nous reconnuſmes les terres de la Floride , et nous croyant au nort de l'embouchure du fleuve , nous fiſmes porter au ſud le long de la coſte , en forceant de voile , de crainte d'eſtre portés par les courans dans le deſtroit de *Bahama*. Quelques jours après , ayant pris hauteur , nous nous trouvâmes à 50 lieues ſud , ce qui nous obligea à virer de bord , et retournant ſur nos pas , toujours en cotoyant , nous [a] reconnuſmes la Baye du S[t] Eſprit , où nous trouvaſmes monſ[r] de Beaujeu ; mon frère y eut avec luy une fort longue conférence , à la fin de laquelle les trois vaiſſeaux mirent à la voille pour continuer la récherche.

[a] Le 4[e] Fev[r].

Le lendemain , au matin , Mon[fr] de Beaujeu envoya ſa cha-

lupe à mon frère pour luy dire qu'il avoit navigué cinquante lieues depuis qu'il eſtoit party de la Baie de *St. Eſprit* , et que voyant à terre une eſpèce de golfe ou de rivière , ce pourroit bien eſtre le Miſſiſſipy , et qu'il n'avoit point ordre de paſſer plus avant ; mon frère ſe laiſſa perſuader que ce pouvoit bien eſtre un des bras de ce fleuve ; et ayant fait ſonder à ſa chalupe et trouvé trois braſſes et demy d'eau dans l'endroit le moins profond du chanal , il y entra avec ſon vaiſſeau. Il donna ordre à la flûte d'alleger autant qu'elle pourroit , et d'attendre qu'il envoyat un pilote pour entrer , mais cela fuſt ſi mal exécuté qu'elle allât échouer ſur un banc de ſable où elle reſta. Fevrier 1685.

Cependant Monſ^r de Beaujeu , qui avoit fait mouiller au large , eſcrit à mon frère , et luy envoya la lettre par ſon lieutenant. Il luy diſoit , qu'eſtant parvenu à

Fevrier 1685. l'embouchure du fleuve de Miſſiſſipy, il croyoit avoir aſſez bien fait ſon devoir ; qu'ayant vu périr la flûte devant ſes yeux, il ne jugeoit pas à propos de riſquer à entrer dans le fleuve avec ſon vaiſſeau, de crainte d'un pareil accident ; que n'ayant plus de vivres ny de rafraichiſſem[ts] il eſtoit determiné à retourner en France, et qu'il le prioit de vouloir bien luy envoyer ſes lettres pour la cour, avec un deſcharge de tous les accidents qui eſtoit arrivées, et de ceux qui pourroit arriver à l'avenir. Mon frère luy accorda tout, fort genereuſement.

14[e] Mars. Monſieur de Beaujeu ayant donc appareillé pour France, mon frère entreprit trois choſes à la fois : l'une de faire un magaſin à terre pour loger les munitions de guerre et de bouche, marchandiſes et autres choſes ; l'autre d'aller luy même avec trente ou quarante hommes, à

choiſir dans le fond de la Baye un lieu proper à faire un eſtabliſſem[t] ; et l'autre de faire monter ſon vaiſſeau le plus avant qu'il ſeroit poſſible dans la Baye. Tout cela fuſt executé ; car on fiſt monter le vaiſſeau à l'entrée d'une rivière à laquelle on donna le nom de *Vache* , à cauſe qu'on y trouva quantité de ces animaux , et on y conſtruiſit un petit fort de 14 pièces de canon , avec des petites maiſons aſſez commodes , et des magaſins ſuffiſans pour ſerrer ce que nous avions. Mars 1685.

Cependant mon frère , préoccupé que la rivière dans laquelle nous étions eſtoit un des bras du *Miſſiſipy* , à cauſe de la quantité de roſeaux qu'elle entraine à la mer , reconnût enfin ſon erreur , et formât le deſſein de le deſcouvrir par terre ; mais , ne pouvant quitter ſon fort ſans l'expoſer aux inſultes des ſauvages les plus voiſins , qui nous faiſoient

1685.

[a] Ils luy tuèrent dix hommes à coups de flèche.

Juillet.

[b] *Ces sauvages se nomment les Bracamos.*

une cruelle guerre, [a] [nous croyant espagnols], il s'appliqua à gagner leur confiance et leur amitié. Vostre Grandeur sçait qu'il a pour cela un talent admirable. Il s'en servit si adroitement dans cette nécessité, qu'avant la fin de Juillet nous nous visitions mutuellement les uns les autres; nous allions souvent à leur village, qui étoit assez près de nostre Fort [que nous nommerons à l'avenir Fort de la *Baye St Louis*] et un jour ils offrirent à mon frère de le conduire chez une nation voisine, leur alliée, qui n'éstoit distante que d'environ quinze lieues, pour luy faire voir, disoit ils, des choses curieuses. Mon frère accepta leur offre, les remercia de l'amitié qu'ils luy marquoit, et leur fist quelques présens; après quoi, étant partis, au nombre de 24 hommes, accompagnés d'une troupe des sauvages, nous arrivâmes dans un

grand village clos d'une eſpèce de muraille faite avec de la terre graſſe et du ſable , fortifiée de petites tours de diſtance en diſtance , où nous trouvaſmes les armes d'Eſpagne gravées ſur une lame de cuivre , datées de 1588 , attachées à un poteau.

Juillet 1685.

Les habitans nous firent des careſſes , et nous montrèrent quelques marteaux et une enclume , deux petites pièces de canon de fer , une petite coulévrine de bronze , des fers de pique , des vieilles lames d'eſpée , et des livres de comédie eſpagnoles ; et de là nous conduiſant dans un petit hameau de pècheurs diſtant d'environ deux lieues , ils nous montrèrent un ſecond poteau auſſy avec les armes d'Eſpagne , et quelques vieilles cheminées. Tout cela nous perſuada que les eſpagnols y avoit eſté autrefois. Ils nous firent entendre auſſi par ſignes que le fleuve du

Juillet 1685.

Miſſiſipy eſtoit fort difficile à trouver, parceque ſon embouchure ne ſe pouvoit apercevoir d'une lieue. Ils nous depeignirent enſuite des vaiſſeaux avec du charbon, et nous firent entendre qu'il en paſſoit beaucoup le long de leur coſte.

Ayant pris congé de ces ſauvages, à qui nous fiſmes quelques préſens et careſſes pour careſſes, nous retournâmes à noſtre fort de la Baye St Louis, où nous fiſmes quelque ſéjour pour cultiver de plus en plus la confiance et l'amitié de nos *Bracamos* [c'eſt ainſy que ſe nomme la nation de ſauvages qui habitent près du fort] afin de laiſſer des protecteurs aux gens que nous devions laiſſer dans le fort, tandis que nous irions par terre chercher le Miſſiſipy.

Nous obſervaſmes, durant le ſejour que nous fiſmes, que les vents d'eſt règnent ordinairement durant le jour et ceux d'oueſt

durant la nuit ; que le moindre 1685.
petit nuage préſage un coup de vent furieux , qui ne dure tout au plus qu'une heure de temps ; que les vents de nord [que les eſpagnols y redoutent extrèmement] n'y ſont pas ſi impetueux que les vents d'oueſt que les navires pècheurs eſſuyent durant l'hiver ſur le banc de Terreneuve ; et , enfin , que les marées n'y montent que fort peu. Nous y viſmes quantité de ſel , qui s'eſtoit formé naturellement en divers endroits , ce qui nous fiſt juger qu'il ſeroit facile de réuſſir à faire des ſalines.

Ayant donc pourvu à la ſureté du fort par l'amitié des ſauvages voiſins , les armes et la munition , et à la ſubſiſtance des gens que nous y laiſſâmes par les vivres et les marchandiſes qui y reſtèrent , et après que mon frère leur eût raccommandé la vigilance , la patience , et l'attache au ſervice

Nov. 1 1685.

Depart de M. de la Salle pour découvrir à terre l'embouchure du fleuve.

du Roy, nous partîmes le 1er de Novbre, accompagnés de trente hommes, ne portant que nos armes, de la munition pour le gibier, et quelques babioles de marchandises propres pour les sauvages.

Dix ou douze jours après, nous trouvasmes un village, fort peuplé, où les hommes et les femmes portoient des grosses perles pendues par les muscle qui partage les deux narines. J'en trafiquay quelques-unes afin de les montrer à vostre Grandeur. Je les ay déja faites voir à Catillon, lapidaire de Paris, qui m'a assuré qu'elles estoient de la plus belle eau du monde, mais imparfaites dans la rondeur; nous essayasmes d'apprendre de ces sauvages l'endroit duquel ils tiroient cette précieuse mar*****se, mais, ne pouvant nous entendre que par signes, nous ne pusmes que présumer qu'ils les tiroient

de la mer lorſqu'ils y alloit pêcher du poiſſon , parce qu'ils nous montroient de grandes pirogues et des filets qui apparément ne ſervoient qu'à cet uſage. Nous avons du depuis connu que pluſieurs petites rivières qui paſſent dans leur pays vont ſe deſcharger dans la Baye de St. Louis. Nov. 1. 1685.

Ayant quitté cette nation, nous courûmes durant deux mois à la récherche de nôtre fleuve ſans eſpérance de le trouver , ne trouvant que des ſauvages dont les manières nous tenoient dans des perpetuelles méfiances ; nous n'oſions point faire de ſéjour en pas un endroit , de crainte de quelque ſurpriſe. Les continuelles marches , la rigueur de la ſaiſon et les craintes que nous avions conçu des manières reſervées et meſſiantes des ſauvages , nous firent eſſuyer des fatigues qu'il me feroit difficile d'exprimer. Xbre et Janvier.

Au commencement de février

Fevrier 1686.

nous trouvâmes une rivière aſſez large, que mon frère crut être le Miſſiſipy, quoyqu'elle euſt un cours qui alloit à un rumb de vent oppoſé au ſien; nos ſentiments furent différents; nous ſuiviſmes ſes bords durant deux jours, ſans trouver des gens ny bêtes.

Quelques jours après, ayant aperçu un village, nous jugeâmes àpropos de faire une deſcharge de coups de fuſil avant que d'y entrer, afin d'épouvanter et faire fuir les ſauvages et prendre enſuite dans leurs cabanes du bled d'Inde, dont nous avions beſoing; cela ayant été exécuté, nous leur laiſſames le payement ſur le lieu mêmes, après quoy nous ſortiſmes pour continuer nôtre recherche.

A peine avions nous fait une lieue que nous aperçumes deux ſauvages qui couroient ſur nos pas. Nous crûmes d'abord que

ceux du village , charmés de la beauté des couteaux , des ciſeaux, et des eſguilles que nous leur avions laiſſés en payement , les avoient deputés pour nous ramener chez eux , mais nous fuſmes fort ſurpris lorſque nous viſmes que ces ſauvages , ſe jetant ſur mon frère , penſèrent l'étouffer à force de l'embraſſer dans le tranſport du plaiſir qu'ils avoit de le révoir. C'eſtoit deux *Chaouanons* , des trois que mon frère perdit lors qu'il deſcendit à l'embouchure du Miſſiſipy par la rivière des *Ilinois*. Ils nous dirent que leur camarade eſtoit malade dans le village , où ils nous prièrent de retourner , nous aſſurant de l'humanité et de la bonne foy des habitans. Mon frère reſſentit un veritable plaiſir de les retrouver , et dans l'eſpérance d'aprendre d'eux ce qu'il ſouhaitoit , il n'euſt pas de peine à ſe réſoudre à les ſuivre. Ils nous menèrent d'abord à

1686.

C'eſtoit en 1682.

1686. leur cabane , où nous trouvames leur camarade. Ils nous y firent loger , attendant qu'on nous euſt préparé une plus grande près de celle cy.

Ils nous contèrent , qu'eſtant allés à la chaſſe lors qu'ils eſtoit au ſervice de mon frère , ils y avoit eſté enveloppés et pris par trente ou quarante guerriers du village où nous etions alors , leſquels les menèrent chez eux ſans les lier ; que toute cette nation et meſme leurs alliés les avoient fort honorés et tenus pour quelque choſe de plus que des hommes , à cauſe de la proprieté de leurs fuſils ; qu'ils admiroient de voir qu'ils tuoient un bœuf de cent pas loing , et pluſieurs coqs-d'Inde d'un ſeul coup ; mais que la munition leur ayant manqué , et ces peuples , les ayant preſſés d'en faire d'autre , s'eſtoient enfin mocqués d'eux parcequ'ils n'en avoient pas le ſecret. Ils nous

dirent auſſy qu'ils s'eſtoient mariés dans ce village, et qu'ils n'avoient point eu de peine à en apprendre la langue. Ils nous menèrent enſuite dans une grande cabane où nous fuſmes logés commodement. 1686.

C'eſt de ces trois ſauvages que nous appriſmes que nous n'eſtions eloignés que de 40 lieues de la mer ; que les ſauvages chez qui nous etions faiſoient la guerre à d'autres qui avoient rélation avec les eſpagnols, éloignés de la mer d'environ 130 lieues ; qu'il y avoit une rivière à * lieues de nous, plus belle que le Miſſiſipy, et deux autres à 15 ou vingt lieues, dans leſquelles on trouvoit de l'or en gros grains et en poudre ; que les ſauvages s'en ſervoient ſeulement à faire des coliers et des bracelets, mais qu'ils les eſtimoient moings que certaines pierres rouges qui leur ſervoient pour le meſme uſage.

* 30L. Ils vouloient parler de Rio Brauo.

1686. *C'eſt les Chaouanons qui parlent.*

Ils adjoutèrent , nous avons eſté en guerre contre cette nation qui a rélation avec les eſpagnols , où nous fiſmes quelques priſonniers qui eſtoient propremt vétus de ſoye. Ils nous dirent que les eſpagnols leur fourniſſoit leurs vêtements et pluſieurs autres choſes en eſchange de certaines pierres dont ils faiſoient beaucoup de cas. Ils nous indiquèrent l'endroit d'où ils tiroient ces précieuſes pierres , et comme nous y pouvions paſſer ſans nous eſloigner beaucoup de la route que nous devions tenir pour retourner à nôtre village , nous n'euſmes point de peine à perſuader à noſtre troupe , curieuſe comme nous, d'y paſſer. Les priſonniers nous ſervant de guide , nous arrivaſmes ſur un côteau qui peut avoir deux lieues de long, où ils nous montrèrent quelques trous faits par les ſauvages d'où nous [c] tiraſmes quel-

[c] M. Cavelier en emporta à Paris, où le corps des orfèvres les travaillèrent par ordre du Roy, et trouvèrent que c'eſtoit de la mine d'or, qui n'avoit que la ½ de déchet.

ques morceaux de pierre que nous avons gardés. Ce côteau est situé à environ quarante lieues de nostre village, et est près d'une petite rivière qui va se descharger dans [d] une plus grande qui, venant de fort loing, et passant entre deux chaines de montagnes va se décharger dans le Golfe du Mexique. Les espagnols ont dans la partie méridionale de cette rivière plusieurs villages, et les sauvages qui leur font la guerre ont accoûtumé d'y passer et d'y faire des captures le long des [e] chemins qu'ils fréquentent avec peu de précaution. 1686.

Ils nous assurèrent qu'il n'y avoit pas une nation à 100 lieues lieues à la ronde qui ne craignit les incursions des espagnols; qu'ils les redoutoient à cause des choses effroyables qu'on leur avoit dit de leurs armes à feu; que cette seule consideration les avoit jus-

[d] *Rio Bravo.*

[e] *C'est apparément le chemin du vieux Mexique au Nouveau.*

1686. ques alors empechés de ſe liguer pour entreprendre de leur enlever quelque ville, ne manquant pas d'ailleurs de déſir, de courage, ny de moyens de s'unir ; qu'ils pourroient aſſembler pour cela cent mille guerriers et dix mille chevaux ſans s'eſloigner de cinq[te] lieues de leur village ; que cette armée pourroit ſubſiſter, meſme ſans attirail de vivres, par la quantité de bœufs, gibier, et poiſſon qu'on trouve partout, en la diviſant ſeulement en troupes de dix mil hommes, et donnant deux lieues de terrein à chaque troupe, et en campant toujours dans des belles prairies dont le pays abonde ; que ſi on vouloit faire des proviſions meſme de bled d'Inde, de pois ou de fèves, on le pourroit facilement, puiſque la terre en produit abondamment ſans eſtre ſemés ny cultivés ; et, enfin, que le pays eſt remply de toute ſorte d'excel-

lents fruits , qui ſeroient auſſy de grand ſecours. Ils nous firent concevoir qu'il ne leur manquoit que des bons chefs et quelques ſoldats de troupes reglées pour les inſtruire , des armes , des ſelles , des brides , et de la munition de guerre ; ſur cela mon frère leur ayant demandé de quel côté ils voudroient attaquer les eſpagnols , ils luy repondirent que c'eſtoit au delà de cette grande rivière* dont ils nous avoit parlé , où il ſe trouvoit pluſieurs villes et villages , les unes ouvertes et les autres fortifiées ſeulement de paliſſades ; qu'il ſeroit facile de les forcer , d'autant mieux que les ſauvages avoient ſouvent eu l'avantage ſur eux ; que l'année précedente il leur avoit tué ou pris plus de deux mille perſonnes , et obligés à envoyer des réligieux pour les exhorter à la paix. 1686.

* *Rio Bravo.*

Ils nous dirent de plus que les eſpagnols avoient plus de 30

1686. mines d'or ou argent en differents endroits du pays, qu'ils n'osoient travailler à cause du voisinage des nations qui leur faisoit la guerre;

Que le climat du pays depuis la grande rivière tirant vers l'est et le nord estoit parfaitement beau, et si sain qu'on n'y mouroit que de vieillesse ou de vèrole; que les terres [sont] si fertiles que sans estre semées ny cultivées elles produisent deux récoltes de bled d'Inde et trois de pois et fèves par an; qu'on leur avoit dit que l'autre costé de la rivière n'estoit ny fertile ny saine;

Rio Bravo.

Qu'il y avoit près de là une nation qui faisoit de la toile avec des orties, du lin sauvage, et de l'escorce d'arbre, et qui fabriquoient du drap avec de la laine de bœuf; qu'ils donnoit les plus belles couleurs du monde à tous leurs ouvrages; en effet, ils nous donnèrent de la terre de

Les teinturiers de Paris estoit dans l'admiration de voir la qualité de ces terres.

toutes couleurs , que nous avons porté en France ; 1686.

Qu'il y avoit d'autres nations vers le noroeſt qui avoient des Roys et des chefs , et qui obſervoit quelque forme de police , honorant et reſpectant leurs Roys comme les européens font les leurs ;

C'eſt les Panimahans & les Ontotonta.

Qu'il y en avoit de ſi féroces du coſté du levant qu'elle n'avoit jamais eu de communication avec les autres , et ſi cruelle qu'ils ſe dévoroit les uns les autres ;

C'est apparément la Floride.

Qu'il ſe trouvoit à environ cinquante lieues de l'endroit où nous eſtions deux ou trois montagnes ſur le bord d'une rivière d'où l'on tiroit de pierres rouges et claires comme du criſtal. Ils nous en donnèrent auſſy bien que de la mine d'or que nous avons portés en France.

Après qu'ils nous eurent raconté toutes ces choſes , mon

1686. frère voulut les engager à le ſuivre pour retourner à leur patrie , mais ils luy répondirent qu'ils n'eſtoient pas aſſez deſnaturés pour abandonner leurs femmes et leurs enfans ; que d'ailleurs eſtant dans le pays le plus abondant , le plus ſain , et le plus pacifique du monde , ils manqueroient de jugement s'ils les quittoient , et s'ils s'expoſoient à ſe faire aſſommer par les *Ilinois* ou brûler par les *Iroquois* ſur la route pour aller dans un autre où les hivers eſtoit d'un froid inſupportable , les eſtés ſans gibier et toujours en guerre ; mais que ſi les François bâtiſſoit ou eſtabliſſoit quelque colonie dans le Miſſiſipy qu'ils s'en approcheroient , et qu'ils auroient le plaiſir de leur rendre des ſervices conſidérables.

Environ la fin de Janvier nous nous ſeparaſmes de nos braves Chaouanons , qui ne purent pas

nous accompagner jusques au Missisipy de crainte qu'on les soupçonnat de vouloir nous suivre, mais ils engagèrent dix ou douze guerriers à nous conduire. Le 10e Mars nous reconnusmes le fleuve du Missisipy, où nous laissames quelques hommes dans un petit reduit de piquets que nous fismes nous mesmes, et retournant sur nos pas nous repassames par le village de nos *Chaouanons*, où nous fusmes regalés autant que ces bonnes gens le pouvoit faire, et continuant nostre marche, nous nous rendismes à la Baye de St Louis le 30e du mois de Mars 1685.

1686. Mars.

Retour de Mr de La Salle.

Nos gens nous reçurent avec toute la joye possible, et nous ressentismes beaucoup de plaisir de les trouver tous en bonne santé ; mais nostre joye fust bien tost troublée par un accident le plus désolant du monde. Car nostre frégate, huit ou dix jours

1686. après noſtre arrivée, alla eſchouer et périt avec ſon equipage, à l'exception de 8 hommes. La perte que nous avions faite de 10 hommes, les meilleurs matelots du bord, qui furent tués à coups de flêches par les *Bracamos* dans le temps qu'ils nous faiſoient la guerre, croyant que nous eſtions Eſpagnols, fuſt aſſurément la cauſe de celle du vaiſſeau, qui peut eſtre manquoit de gens expérimentés ; enfin, le chagrin que mon frère euſt de cette perte, jointe aux fatigues qu'il avoit eſſuyées durant noſtre pénible voyage, luy cauſèrent une maladie qui faillit à nous l'ôter du monde, et penſa accabler de déſeſpoir noſtre petite troupe. En effet, Monſeigneur, après la perte du vaiſſeau, qui nous oſtoit l'unique moyen que nous avions pour retourner en France, nous n'avions de reſſource pour ſubſiſter que dans la bonne conduite

et dans la fermeté de mon frère, et chacun de nous regardoit ſa mort comme la ſienne propre, car nous nous voyions deſgradés dans un pays ſauvage ſans ſecour, et eſloignés par des diſtances immenſes de tout le peuple Chrétien. 1686.

Mon frère guérit enfin, et ſa ſanté s'eſtant parfaitement rétablie il propoſa d'entreprendre le voyage de Canada, par terre, àfin de venir en France rendre compte de ce qu'il avoit fait. Le voyage eſt long, pénible, et haſardeux au delà de tout ce que l'on peut dire néanmoins, auſſy les moings hardis n'oſèrent point l'entreprendre. Mon frère laiſſa ceux-cy à la garde du fort, avec les proviſions neceſſaires, leur recommandant d'avoir toujours une forte attache pour le ſervice du Roy. Il forma un corps de ceux qui le voulurent ſuivre. Le père Atanaſe, mon nepveu Mo-

1686. ranget, le filleul de mon frère, deux ſauvages *Chaouanons* qui avoient ſuivi mon frère en France, et moy, fuſmes de la partie.

1685, 13 Avril. 1er depart de Mr de La Salle pr le Canada, par les *Ilinois*.

Nous partiſmes le 13e Avril 1685, et nous dreſſames noſtre route pour paſſer par les *Ilinois*, où nous avions réſolu de nous délaſſer. Il ne me paroit pas néceſſaire de parler icy des minuties de noſtre marche, et je diray ſeulement en gros ce que nous y avons vu et obſervé de plus remarquable.

Senis, Nation de ſauvage fort Polie.

Nous fuſmes reçus fort humainement et avec careſſes par toutes les nations que nous parcouruſmes. Nous faiſions bonne chère partout; nous recevions des preſents, et on nous fourniſſoit des guides et des chevaux. Entre ces nations celle des *Senis* nous parut la plus nombreuſe et la plus polie; elle eſt gouvernée par un roy ou Cacique, et la ſubordination que nous remarquaſmes entre

entre eux nous fiſt juger qu'il y avoit des officiers ; les maiſons ſont conſtruits avec ordre , et fort joliment , et ils ont l'induſtrie de faire de la toile avec du plumage et poil d'animaux. Nous y viſmes des lampes d'argent , des vieux mouſquets , et des lames d'epée à l'eſpagnole. Leur ayant demandé par ſignes d'où ils avoient tiré cela , ils prirent du charbon , deſpeignirent un eſpagnol , des maiſons , des clochers , et nous montrèrent la partie du ciel ſous lequel pourroit eſtre ſitué le Nouveau Mexique. 1686.

Etant ſortis de ce village , mon frère , noſtre nepveu , et trois ſoldats ſe trouvèrent fort incommodés pour avoir mangé trop de certains fruits qui nous eſtoient inconnus. La fièvre les prit tous , et ne les quitta que deux mois après. Mon frère s'en trouva tellement incommodé et affoibly, que nous n'oſâmes pas paſſer ou-

1686. tre, mais, retournant ſur nos pas, nous nous rendiſmes au bout de quarante jours au fort de la Baye St Louis, où nous fuſmes reçus avec toute la joye poſſible par nos gens et par les *Bracamos*, qui vinrent d'abord nous viſiter, et nous portèrent quantité de chevreuils.

M. de la Salle arrive au fort de la Baye St. Louis.

La tentative que nous avions faite d'aller en Canada n'ayant pas réuſſy, nous tournaſmes nos eſpérances ſur les ſecours que le Roy pourroit nous envoyer de France, et nous l'attendiſmes avec patience juſques à la fin de l'année 1686; mais enfin laſſés d'eſtre privés de la ſociété des gens de la patrie, et, comme relegués à l'extrémité du monde, nous ne regardions plus ce pays ſi agréable que comme un ſéjour énnuyeux et une priſon perpétuelle, perſuadés que ſi le Roy ne nous euſt pas crus perdus il auroit eu la bonté d'envoyer

quelqu'un pour continuer la recherche que nous avions entreprise , ou pour nous retirer en France. Nous faisions souvent des raisonnemens vagues , qui toutes ne faisoit que nous affliger , et enfin , au commencement de l'année 1686 mon frère proposa de faire une seconde tentative. Comme tous les esprits se trouvoit remplit du désir de revoir la France , il n'eust pas besoin de l'éloquence que pour persuader à une partie de nos gens de rester dans le fort. Il leur fist un destail des peines et des dangers qu'il falloit essuyer ; de l'impossibilité qu'ils auroient [de] subsister s'ils alloient tous ensemble dans une si longue route , sans autre ressource que celuy de la chasse. Il fit si bien , enfin , qu'une partie se destermina à garder le fort , et mon frère ne prist que 28 des plus vigoureux , entre lesquels estoient le père Atanase , nos 1687.

1687. neveux Cavelier et Moranget, le filleul de mon frère, le pilote de ſon vaiſſeau, et moy.

Second tentátive pour paſſer par terre en Canada.

Nous nous miſmes en route le 6e Janvier (après avoir ouy la meſſe, et fait nos dévotions, et exhorté les gens qui reſtoit à veiller à la conſervation du fort, leur promettant de retourner bientot de France avec du ſecours) et nous fuſmes coucher au village des *Bracamos*.

Le 7e nous fiſmes 5 à 6 lieues de chemin dans des cannes et roſeaux.

Le 8 nous fiſmes auſſy 5 à 6 lieues dans des pays plus unis et plus nets.

Le 9 nous arrivaſmes au village des *Kouaras*, où nous ſejournaſmes deux jours. Nous y viſmes un parti de 7 ou 800 guerriers qui amenoient cent cinquante priſonniers en triomphe ; nous en ſauvâſmes quelques uns, qui

alloient eſtre jetés pieds et mains liés dans l'eau. 1687. Janvier.

Le 12 nous traverſames une rivière en cajeu, avec beaucoup de riſque. La peur que nous avions eu n'eſtoit pas encore diſſipée quand tout à coup une troupe de ſauvages, ſe jetant ſur nous à corps perdu, nous la donnèrent encore plus belle, mais ces bonnes gens, loing de nous faire du mal, nous menèrent dans leurs cabanes, où ils nous donnèrent à manger pluſieurs ſortes de viande et nous preſentèrent des pipes et du tabac; tandis que nous eſtions occupés à fumer, ils ſe mirent à chanter et à danſer d'une manière fort curieuſe, et ne ceſſèrent qu'à noſtre départ. Nous fiſmes ce jour là 6 lieues.

Le 15e nous nous remiſmes en route, quoyque nos braves et honnêtes chaſſeurs firent tous leurs efforts pour nous retenir au

1687. Janvier. moings jusques au lendemain. Ils nous firent escorter par douze hommes qui nous accompagnèrent à 4 lieues du village, et nous remirent à d'autres chasseurs qui nous traitèrent de la mesme manière que les premiers durant deux jours que nous fusmes ensemble.

Le 16 nous marchasmes 6 à 7 lieues dans des belles prairies parsemées de petits bocages de distance en distance, et le soir nous campasmes sur le bord d'un petit ruisseau.

Le 17 au matin, sur le point de nous mettre en route, nous aperçûmes 150 sauvages tous montés à cheval, armés de lances dont le bout estoit garny d'un os pointu bien lié et bien enchassé, chacun desquels attaquoit un taureau. Ils ne nous eurent pas plustost aperçus que quelques uns d'entre eux se destachèrent de la troupe et vinrent nous embrasser, après avoir mis

pied a terre. Ils nous regardoient d'abord avec eſtonnement , et après nous avoir examinés faiſoi-ent des exclamations extraordinaires. Ils nous firent enſuite monter à cheval , pour voir plus commodement la fin du combat des taureaux , qui nous parut la choſe du monde la plus divertiſſante , et je ſuis perſuadé qu'on voit peu de courſes plus curieuſes en l'Europe. Lorſque le combat fuſt finy par la mort de pluſieurs animaux , les combatans vinrent à nous à toute bride , et nous ayant donné pluſieurs marques de ſurpriſe et de joye de noſtre rencontre , ils nous entrainèrent à leur village. Leurs manières franches et careſſantes firent que nous les ſuiviſmes ſans repugnance. Ils prononçoit ſouvent *Kanoutinoa* , en ſe montrant eux-meſmes ; cela nous fiſt juger que c'eſtoit le nom de la nation. Ils nous menèrent droit à la cabane

1687. Janvier.

1687. Janvier.

de leur grand chef ou capit^{ne}, où on nous lava d'abord la teſte, les mains, et les pieds avec de l'eau tiède ; après quoy on nous preſenta à manger de la viande bouillie et rotie, et un poiſſon inconnu cuit tout entier, qui avoit ſix pieds de long, poſé dans un plat de ſa longueur. Il eſtoit d'un goût merveilleux, et nous le préférions à la viande. Ils nous firent entendre par ſignes qu'il y en avoit beaucoup et qu'il venoit de loing en remontant la rivière.

Nous traficaſmes dans ce lieu trente chevaux, qui ſervirent à nous monter tous, et à porter noſtre bagage. Ils nous coutèrent trente couteaux, dix petites haches et ſix douzaines d'eſguilles. Le 19e nous traverſaſmes la rivière dans un de leurs bateaux, et nos chevaux la traverſèrent à la nage. Nous fiſmes ce jour là quatre à cinq lieues, et nous

fuſmes

fuſmes camper dans un lieu où il y avoit de l'erbe pour faire paître nous chevaux attachés à de bons piquets. 1687. Janvier.

Le 20e nous trouvaſmes, environ 2 lieues de l'endroit où nous avions paſſé la nuit, un chemin aſſez frayé; nous le ſuiviſmes, parcequ'il nous menoit au rumb de vent ſur lequel nous avions fixé noſtre route. Nous y viſmes quatre vieilles, et quatre jeune filles, qui en pleurant et en s'arrachant les cheveux paſſèrent à coſté de nous ſans avoir la curioſité de nous regarder. Cela nous parut de mauvais augure, mais nous n'y fiſmes pas grande reflection. Un moment après, nous viſmes du monde qui venoit à nous; nous nous miſmes d'abord en eſtât de défenſe à tout évènement, mais ces gens, au lieu de nous aborder, s'enfuirent, et nous pourſuiviſmes noſtre chemin, et nous arrivaſmes

1687. Janvier.

le ſoir à un village dont les cabanes eſtoient faites de cannes entrelacées, et blanchies d'un très beau plâtre. Les ſauvages eſpouvantés prirent la fuite, mais ayant vu que nous nous eſtions campés près de leur village ſans leur faire aucun mal, et que nous leur faiſions ſigne de retourner, ils s'approchèrent peu à peu de nous, et finalement ils haſardérent d'entrer ſous nos tentes d'herbe et de branches d'arbre. Nous leur fiſmes quelques petits preſents. Le lendemain ils nous menèrent chez eux. Il me ſemble qu'ils nous dirent qu'ils s'apeloient *Nicapanas*.* Ils nous preſentèrent un d'entre eux qui parloit eſpagnol, et quelques garçons que nous avions dans noſtre troupe nous ſervant de trucheman, nous ſcûmes de luy pluſieurs choſes que je rapporteray à Vôtre Grandeur dans le recueil des mémoires de mon frère.

* Le mot dans l'original peut bien eſtre *Ticapanas*.

Sauvage parlant eſpagnol.

Le 22e nous pourſuiviſmes noſtre route, et après avoir paſſé la rivière à gué, conduit par cinq ſauvages, nous entraſmes dans une vallée (à cinq lieues de l'endroit du départ) qui, quoiqu'au milieu de l'hiver, eſtoit remplie d'arbres fruitiers, de fleurs, et d'une quantité prodigieuſe d'oiſeaux de pluſieurs eſpèces. Nous nous y campaſmes avantageuſement pour paſſer la nuit, tandis que nos ſauvages revinrent de la chaſſe chargés de poules d'Inde. Ils nous firent un long récit de cette vallée, mais nous n'entendions rien du tout. 1687. Janvier.

Le 23e ils nous menèrent dans le grand village des *Palomas*, qui eſt clos de paliſſades de cannes. Nos conducteurs y furent interrogés ſur ce que nous eſtions. Nous jugions qu'ils répondirent que nous n'avions pas l'air d'eſtre eſpagnols ; nous ne ſavons pas ce qu'ils en crurent, car ils nous

1687. Janvier.

logèrent dans une grande cabane hors du village, où ils amenèrent plus de cinquante belles filles de leur village. Nous leur montrâmes le ciel, leur faiſant ſigne que c'eſtoit une maxime execrable, mais, ne nous entendant pas, ils crurent que nous parlions du ſoleil, car ils mirent à l'inſtant les mains ſur le front et ſe proſternèrent en terre en le regardant, et les jeunes gens faiſoient des cris effroyables, voyant que nous fuyions la perſécution de ces proſtituées. Cette nation nous parut plus mal faite et plus groſſière que les autres.

Le 24ᵉ nous en ſortiſmes, et vouluſmes traverſer dans leurs bateaux une grande rivière qui coule au pied de leur village, mais ils nous conſeillèrent de ſuivre la rivière en remontant, nous faiſant entendre par ſignes qu'on nous tueroit infailliblemᵗ à l'autre bord ſi nous traverſions

1687. Janvier.

la rivière. Nous ne puſmes pas connoitre ſi c'eſtoit des bêtes ou des hommes que nous avions à craindre. Ils nous donnèrent une pirogue , dans lequel nous nous miſmes 20 hommes , et les 8 autres conduiſant les chevaux par terre. Après cinq jours de navigation et de marche nous viſmes quelques ſauvages qui peſchoient du poiſſon , et quoy qu'ils ne fuſrent que 7 ou 8 , au lieu de s'enfuir ils coururent à nous pour nous recevoir. Nous les reconnuſmes pour une nation nommée *Alakea* , chez qui nous avions paſſé la première fois que nous avions eſté chez la nation des *Senis*. Ils nous menèrent à leur village , où nous fuſmes reçus avec toutes les careſſes poſſibles. Ils nous retinrent chez eux durant 6 jours et nous ayant en ſuite aidé à paſſer la rivière dans des petits bateaux de peaux de bœufs couſus enſemble , ils nous me-

1687. Janvier.

nèrent au village des *Akaſquy*, qui, nous connoiſſant de reputation, furent bien aiſes de ce que nous paſſions par leur village. Nous viſmes dans cet endroit environ ſoixante hermafrodites, car la pluſpart vont tous nuds après que le ſoleil eſt couché. Nous y viſmes auſſy faire du drap avec de la laine de bœuf, et de la toile, qui nous parut la plus riche du monde par la ſingularité; car elle eſt faite de plumes d'oiſeaux et de poil d'animaux de toutes couleurs.

Le 27 nous partiſmes des *Akasquy* pour aller aux *Penoy*, où nous arrivaſmes le 29. Le 30e nous fuſmes coucher au village des *Saſſory*, où on nous reçut avec la meſme amitié que les autres. Nous y reſtames un jour, et nous euſmes le plaiſir de voir prendre un crocodile, qui avoit 12 pieds de long. Les ſauvages ſe ſervent pour cela d'un hameçon fait d'un

os de bœuf qu'ils amarrent au bout d'une corde qui eſt tout garny de petits os , afin qu'il ne le puiſſe pas couper avec les dents, et pour amorce ils ne mettent qu'un morceau de viande attaché à l'hameçon. Les ſauvages , qui voulurent s'en divertir , luy crévèrent les yeux et l'entrainèrent dans une prairie , après l'avoir amarré la teſte à la queue , et au milieu du corps avec trois différentes cordes faites d'eſcorce d'arbre , et paſſés en nœuds coulants ; et après , avoir tourmenté de differentes manières durant quatre groſſes heures , ils le renverſèrent de ventre en haut , luy ſerrèrent les coſtés depuis la teſte juſqu'a la queue avec 8 piquets , qu'ils plantèrent de manière que cet animal ne pouvoit ſe remuer d'aucune manière , ils l'eſcorchèrent dans cet eſtat , et luy donnèrent enſuite la liberté de courir , afin d'avoir le plaiſir de le tourmenter plus vivement. Ce

1687.
Janvier.

1687. Février. divertiſſement leur dura toute la journée , et finit par la mort de cet eſpouvantable animal , qu'ils aſſommèrent, et qu'ils firent manger à leurs chiens. Nous viſmes quantité de peaux de ces animaux jettés par cy par là , qui nous firent juger qu'il y en avoit beaucoup dans cette rivière. Nous la traverſaſmes pourtant , avec le ſecours des ſauvages , qui , nous ayant conduit au bord de la rivière et fait des grands cris pendant une demie heure afin d'épouvanter et chaſſer ces animaux, ſe jetèrent à la nage , après nous avoir fait embarquer dans un bâteau ; nos chevaux , accoutumés à nous ſuivre partout comme des chiens , traverſèrent auſſy à la nage.

Nous arrivaſmes le ſoir du 1er Fév^r au village des *Tipoy* où les habitans , qui ſont aſſez bien fait d'ailleurs , ont le haut de la teſte fort platte , par le ſoing que les mères

mères prennent de mettre ſur la teſte de leurs enfans de petites planches garnies de laine, qui leur donne cette forme en le preſſant doucement. 1687. Février.

Le 2e, jour de la Chandeleur nous ſortiſmes de ce village, conduits par un ſauvage Tipoy, et le 3e nous arrivaſmes au village de nos bons amis les braves *Anamis*, chez qui nous avions eſté bien regalés au précedent voyage. Nous euſmes le déplaiſir de trouver leur village à demy brûlé. Ils nous firent entendre par ſignes qu'un party de leurs ennemis qui les avoit ſurpris avoit fait ce déſordre, et qu'ils auroit achevé de bruler tout, s'ils ne les euſſent eſpouvantés par le feu qu'ils firent ſur eux avec deux fuſils et quelque amunition que nous leur avions laiſſés ; que, n'ayant jamais vu ny ouÿ parler de pareilles armes, la frayeur qu'ils en eurent les avoit fait fuir.

1687. Fevrier. Le 4[e] nous partiſmes, et nous arrivaſmes le 8 au grand village des *Senis*. C'eſt une nation qui occupe dix huit lieues de terrain en longueur. Nous fuſmes reçus à l'entrée du village, et conduit dans une belle et grande cabane, où on nous regala d'abord d'une ſymphonie aſſez curieuſe. Les principaux ſoupèrent avec nous, et nous repoſames dans cet endroit avec plus de tranquillité que nous n'avions fait ailleurs.

Le 9[e] une foulle de jeunes gens, ayant fait des danſes de rejouiſſance dans noſtre cabane, nous fuſmes conduits dans celuy de leur prince, pour qui ils ont toute la vénération, ſoumiſſion, et le reſpect poſſible, car, lorſqu'il ſortoit, il eſtoit porté par huit hommes ſur un brancard, et tous ceux de la nation ſe mettoient en haye, les deux mains ſur le front, faiſant un cri de joye ou d'humilité ; s'il marchoit

à pied, on eſtendoit des nattes fort propres par tous les endroits où il devait paſſer. 1687. Fevrier.

Nous ſortiſmes de ce village, de crainte que nos ſoldats ſe débauchaſſent avec les femmes, et fuſmes nous camper à 2 lieues loing, à deſſein d'y faire quelque ſejour pour nous repoſer et reprendre nos forces. Les gens du pays nous firent des cartes aſſez exactes des rivières et des nations des environs. Ils nous dirent qu'ils connoiſſoient les eſpagnols. Ils nous repréſentérent leurs habits, et nous montrèrent des chandeliers, des epées, des rondaches, des dagues, et des papiers eſpagnols. Nous ſommes perſuadés qu'ils ne ſont pas eſloignés, d'autant mieux que les Senis ont quantité de beaux chevaux.

Le 16e nous quittames ce grand village pour aller dans un autre plus petit de la meſme

1687. Fevrier. nation, esloignée de 20 l. Trente jeunes guerriers, bien montés, nous conduisoit par un chemin aussy battu que celuy de Paris à Orléans. Nous trouvions de distance en distance de petits fortins, dans des lieux les plus exposés, et partout un beau pays uny, fort propre pour le paturage.

Cetera desunt.





TABLE

De ce qu'il y a de plus remarquable en ce Journal.

Fin de la Table.

Achevé d'Imprimer, par J. Munsell, à Albany, ce 15 Juin, 1858.

63 J. G. Shea